

# **UN CHANTIER TOUJOURS OUVERT : L'ÉTUDE DU N.T.**

## **ESSAI DE BILAN ET PERSPECTIVES D'AVENIR.**

**par l'Abbé  
Edouard  
COTHENET**

*Professeur  
honoraire de  
l'Institut Catholique  
de Paris*

Comment rendre compte de l'immense production exégétique du XX<sup>e</sup> s. ? Il existe nombre d'études spécialisées portant sur l'un ou l'autre des grands secteurs de recherches. A les engranger on composerait une encyclopédie. La tâche qui m'est proposée ne peut être remplie qu'avec une témérité que certains jugeront inconsciente. Dans le domaine médical, ne recourt-on pas à des généralistes qui osent risquer un diagnostic global, au-delà des bilans particuliers établis par les spécialistes ? C'est dans cet esprit que je me risquerai à répondre à la requête de la revue. Selon son esprit de dialogue, il convient de déclarer d'emblée que mon point de vue est marqué par mon appartenance confessionnelle, l'Eglise catholique. L'avouer est le meilleur gage que je puisse donner à mes lecteurs de mon effort d'objectivité. La pire des subjectivités n'est-elle pas celle qui refuse de se déclarer ?

### **L'apogée de la méthode historico-critique**

Le début du XX<sup>e</sup> s. apparaît comme le sommet de la religion du Progrès qui anima l'époque précédente. La « belle époque » où l'on croyait que la Science pourrait résoudre tous les problèmes et où la colonisation se paraît des vertus de la civilisation ! Les sciences exégétiques bénéficièrent alors de ce climat euphorique dans le secteur protestant. De même que règne sans partage la théorie des documents du Pentateuque, mise au point par Graff-Wellhausen, la théorie des deux Sources selon Holtzmann s'impose dans l'étude des Synoptiques. Marc apparaît comme la base la plus sûre pour écrire une Vie de Jésus, mais c'est au Discours sur la Montagne de Matthieu que recourt Harnack

quand il veut dégager l'essence du christianisme. Religion d'attachement filial au Dieu Père, plein de miséricorde, religion de la prière en esprit et en vérité, loin des dogmes hellénisés de la grande Eglise et des rites surannés de la liturgie. Dans cette esquisse le parent pauvre, c'est une réflexion sur la portée théologique de l'Ancien Testament, un lourd héritage qu'il faudrait avoir le courage d'abandonner à la suite de Marcion, dont ce même Harnack se faisait le champion.

Les trouble-fête ne manquèrent pas. Et d'abord le courant eschatologique représenté par J. Weiss et spécialement illustré par A. Schweitzer<sup>1</sup>. Choisisant pour point de départ la sentence de Mt 10,23 sur la venue du Fils de l'Homme avant la fin de la mission en Galilée, l'exégète alsacien prend le contre-pied de l'exégèse libérale. Pour lui Jésus a voulu forcer la roue du destin en s'offrant à la mort, mais il a échoué. Dans une longue étude sur l'Histoire des Vies de Jésus, cet auteur constate en même temps la faillite de cette entreprise où chaque auteur reconstituait un Jésus selon ses propres conceptions.

La question de l'eschatologie restera âprement discutée tout au long du siècle<sup>2</sup>. Les partisans de l'eschatologie « conséquente » voient en Jésus, comme en Jean-Baptiste, le prophète annonçant la Fin imminente. Par opposition, C.H. Dodd s'est fait le champion de l'eschatologie « réalisée » : le Royaume annoncé par Jésus est déjà là du fait de sa prédication et de sa victoire sur Satan. D'autres auteurs, comme J. Jeremias et O. Cullmann, parlent d'une eschatologie « en voie de réalisation », formule permettant de faire droit à la double dimension du *déjà là* et du *pas encore*, caractéristique du message global du Nouveau Testament.

Du côté catholique, ces vues nouvelles connurent un grand retentissement. Longtemps figée dans le traditionnalisme, l'exégèse catholique se réveilla sous l'impulsion du Père Lagrange, fondateur de l'Ecole Biblique de Jérusalem en 1890<sup>3</sup>. Où est-il le temps où un maître pouvait passer sans complexe de l'Ancien au Nouveau Testament et s'ouvrir à tous les problèmes suscités par le progrès de l'archéologie et de la critique ? Nous reviendrons sur le rôle éminent joué par la première des Ecoles bibliques fondées en une Palestine restée relativement proche des temps anciens. En font foi les études sur la géographie et l'ethnologie

---

Pour ne pas alourdir démesurément l'article, les notes ne mentionnent que les ouvrages apparaissant les plus significatifs.

<sup>1</sup> Sur A. Schweitzer, voir l'art. de A. Gounelle, in *Suppl. Dictionnaire de la Bible*, t. XII (1992), c. 236-244.

<sup>2</sup> Réflexion sur ces divers systèmes par O. Cullmann, *Le salut dans l'histoire*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1966. En dernier, J. Moltmann, *Das Kommen Gottes*. Trad. franç. *La venue de Dieu. Eschatologie chrétienne*, Paris, Cerf, 2000, p. 19-41.

<sup>3</sup> *Naissance de la méthode critique. Colloque du centenaire de l'Ecole biblique et archéologique française de Jérusalem*, Paris, Cerf, 1992.

tout comme les clichés photographiques de l'époque. Selon l'intuition du Père Lagrange, il fallait étudier la Bible sur le terrain pour mieux la comprendre.

A Paris, c'est la figure d'Alfred Loisy<sup>4</sup> qui domine : d'abord professeur à l'Institut Catholique, il fut mis sur la touche en raison de ses thèses trop aventureuses. En réponse à Harnack, Loisy publia ce petit livre rouge qui eut un rôle détonant dans le catholicisme « Jésus a annoncé le Royaume, et c'est l'Eglise qui est venue ». La répression de la crise moderniste allait figer l'exégèse catholique pendant des décennies.

Dans le monde de l'exégèse allemande qui donne alors le ton, voici que se développe l'école religioniste (*Religionsgeschichte*) avec de grands ténors comme R. Reitzenstein<sup>5</sup>. Avec une meilleure connaissance des religions de l'Orient, spécialement de l'Iran, et les recherches sur la gnose, il s'agissait de dresser un vaste panorama qui permette de comprendre l'évolution générale des religions antiques et d'expliquer les origines du christianisme par ses dépendances à l'égard de multiples courants. A titre d'exemple, citons le livre de W. Bousset *Kyrios Christos* (1913) voulant expliquer le culte de Jésus comme *Kyrios* par l'influence des cultes hellénistiques des souverains. Les cultes à mystères<sup>6</sup> expliqueraient d'autre part l'origine des sacrements chrétiens, baptême et eucharistie. Pour donner un autre exemple, la découverte des écrits mandéens, une secte baptiste de Mésopotamie, fournit à R. Bultmann le point de départ pour éclairer l'origine des Discours de révélation (*Offenbarungsreden*) qu'il isolait au sein du IV<sup>e</sup> évangile. On a parlé de ce sujet de la « fièvre mandéenne ». Il faudra du temps pour revenir de ce comparatisme à outrance, qui se basait sur le principe trop simple : *post hoc, ergo propter hoc* (« après cela, donc à cause de cela »).

### Entre les deux Guerres : la *Formgeschichte* et le renouveau théologique

Peu avant les années 20, fit son apparition une nouvelle méthode de lecture des textes synoptiques : la *Formgeschichtliche Methode* (« méthode de l'histoire des formes »). Partant des acquis de la théorie des Deux Sources, cette méthode s'intéresse à la préhistoire des petites unités que l'on peut isoler au sein des évangiles, en priorité l'évangile

---

<sup>4</sup> A. Loisy, *L'Évangile et l'Église*, 1902. Sur cet auteur, voir l'art. d'Y. Marchasson in *Dictionnaire des Religions* (éd. P. Poupard), PUF, 1993<sup>3</sup>.

<sup>5</sup> Art. de K. Prümm, Reitzenstein, *Suppl. Dict. Bible*, t. X, c. 200-210.

<sup>6</sup> L'expression désigne les cultes qui comportaient des drames et des cérémonies secrètes par lesquelles les initiés étaient amenés à partager la vie immortelle d'une divinité. Les plus célèbres de ces cultes étaient ceux de Dionysos, de Cybèle, de Mithra, d'Isis, d'Osiris et de Sérapis (note de l'éditeur).

de Marc et le recueil des *logia*. L'analyse littéraire doit permettre en effet de retrouver le genre des diverses paroles de Jésus, – paroles eschatologiques, paroles de sagesse... – et des récits primitifs : apophtegmes<sup>7</sup> ou sentences encadrées quand le récit a seulement valeur de cadre pour mettre en valeur la parole du Maître, nouvelles plus étendues dénotant un certain intérêt biographique, récits de miracles, légendes (baptême, transfiguration, récits d'apparition). Le livre le plus synthétique, qui exerça pendant plusieurs générations une influence déterminante, est celui de R. Bultmann<sup>8</sup>. Pour sa part, M. Dibelius<sup>9</sup> mettait en valeur l'importance de la Prédication comme génératrice des divers genres littéraires des évangiles et des Actes des Apôtres. On peut regretter que son œuvre n'ait pas obtenu une audience égale à celle de Bultmann. En même temps que le classement littéraire des formes primitives, il s'agissait de découvrir l'enracinement dans la vie des communautés primitives, le *Sitz im Leben* (« situation dans la vie ») : ainsi controverses, édification, prière... De la sorte, l'étude des textes nous reportait à la connaissance des communautés, en tant que productrices des textes. La connaissance de l'enseignement et de l'œuvre de Jésus semblait s'évanouir. Un livre symptomatique de la crise est le *Jésus* de R. Bultmann (1926), traduit en français seulement en 1968 avec une remarquable préface de P. Ricœur<sup>10</sup>. Pour le public francophone, O. Cullmann fut le premier à présenter favorablement les recherches de la *Formgeschichte*<sup>11</sup>. Il y voyait notamment une redécouverte de la tradition, mais bientôt il se sépara radicalement de la nouvelle école par ses recherches sur l'histoire du salut et sur l'eschatologie de Jésus : attente d'une Fin prochaine, comportant la volonté de former une Eglise.

En Allemagne, l'opposition la plus remarquable aux positions de Bultmann vient de J. Jeremias, un excellent connaisseur du milieu palestinien au temps de Jésus. Dans ses recherches, il tendait à retrouver les *ipsissima verba Jesu* (« les paroles mêmes de Jésus »). Une bonne partie de son œuvre, consacrée aux paraboles, aux paroles de la Cène, à la théologie du Nouveau Testament... a été traduite en français. En Angleterre, V. Taylor s'est inspiré de la nouvelle méthode avec une sage modération dans son commentaire influent sur Marc (1952). Du

<sup>7</sup> C'est-à-dire des paroles mémorables ayant une valeur de maxime (note de l'éditeur).

<sup>8</sup> R. Bultmann, *Die Geschichte der synoptischen Tradition* (1<sup>re</sup> éd. 1921). Trad. franç. de l'éd. de 1971 par A. Malet, Paris, Seuil, 1973.

<sup>9</sup> M. Dibelius, *Die Formgeschichte des Evangeliums*, 1919.

<sup>10</sup> Aux éd. du Seuil, 1968. Signalons la traduction de *Glauben und Verstehen*, sous le titre de *Foi et Compréhension*, 2 t., par A. Malet, Paris, éd. du Seuil, 1969-1970.

<sup>11</sup> Présentation favorable de l'œuvre de O. Cullmann, par J. Frisque, *Oscar Cullmann. Une théologie de l'histoire du salut*, Tournai, Castermann, 1960.

côté catholique, il faudra attendre les articles de P. Benoit dans la *Revue Biblique*<sup>12</sup> pour une présentation d'ensemble et une critique équilibrée de la nouvelle Ecole. Dans un livre très influent, X. Léon-Dufour<sup>13</sup> contribua à familiariser un large public aux perspectives nouvelles, sans négliger l'importance du donné historique.

Il nous faut pourtant revenir en arrière pour signaler une transformation profonde des perspectives, au lendemain de la Guerre de 1914-1918. Elle est due en partie à l'influence de la philosophie de Heidegger : que signifie le texte pour moi, lecteur d'aujourd'hui ? L'herméneutique faisait son entrée en force dans le champ des études exégétiques, et cela en deux directions bien opposées. Herméneutique existentielle selon Bultmann, qui vise à mettre en valeur la radicalité de la foi comme pure acceptation du kérygme de la croix, kérygme qui oblige l'homme à renoncer à toute suffisance personnelle, la *kaukhêsis* (« vantardise, orgueil ») dénoncée par Paul comme le péché capital, et à s'en remettre totalement à la Parole qui juge et qui sauve. Les grands thèmes de la dogmatique luthérienne sont bien sous-jacents, mais avec cette différence capitale que, pour Luther, aucun doute n'affleurait sur l'historicité des évangiles alors que, pour Bultmann, la foi nue ne doit s'appuyer sur rien d'autre que la Parole. Le divorce entre histoire et foi est total.

Le manifeste de K. Barth dans sa Préface à la seconde édition du *Commentaire de l'épître aux Romains* mérite d'être cité, car il conditionne le revirement des perspectives chez bon nombre d'exégètes : « Tandis que je suis avec attention et reconnaissance les historiens, aussi longtemps qu'ils s'occupent de cet essai primitif d'explication..., je suis toujours saisi d'étonnement devant la modestie de leurs prétentions, dès que je considère leurs essais pour atteindre à une compréhension et à une explication proprement dites... »<sup>14</sup>.

S'attacher à la *Sache*, à savoir le contenu objectif de la foi, telle était la nouvelle direction qui explique la floraison de Théologies de l'Ancien et du Nouveau Testament entre les deux Guerres<sup>15</sup>. C'est dans ce contexte qu'a vu le jour le *Theologisches Wörterbuch* édité par G. Kittel (1<sup>er</sup> t. 1933 ; t. 9, 1973), un monument de la science exégétique allemande appelé à une influence considérable avec ses traductions anglaise et italienne, jusqu'au moment où J. Barr lança des critiques acérées contre

---

<sup>12</sup> P. Benoit, « Réflexions sur la *Formgeschichtliche Methode* », *RB* 53 (1946), p. 481-512. « Théologie du Nouveau Testament. La pensée de R. Bultmann », *RB* : 1951, p. 252-257 ; 1953, p. 99s. ; 1954, p. 432-438 ; articles repris dans *Exégèse et Théologie*, T. I, Paris, Cerf, 1961, p. 25-61 et 62-90.

<sup>13</sup> X. Léon-Dufour, *Les évangiles et l'histoire de Jésus*, Paris, Seuil, 1963.

<sup>14</sup> Cité par R. Marlé, in *Bilan de la Théologie du XX<sup>e</sup> s.*, t. II, p. 71.

<sup>15</sup> Sur le mouvement dit de la Théologie biblique, très influent aux Etats-Unis, et sur son déclin, voir l'article de J. Barr in *Supplementary Volume. The Interpreter's Dictionary of the Bible*, Nashville, 1976, p. 104-111.

une méthode trop basée sur la lexicographie<sup>16</sup>. On assiste en même temps, chez certains exégètes du moins – car Bultmann restera dans la ligne de Harnack –, à une réhabilitation de l'Ancien Testament et du judaïsme, réhabilitation qui prend le contre-pied de la propagande hitlérienne mais reste encore bien insuffisante. L'opposition dogmatique entre Loi et Evangile empêchait une juste évaluation du judaïsme.

Faut-il citer dans ce contexte la crise théologique au sujet de la démythologisation, provoquée par Bultmann dans les années 40 ? Il faudrait ranger dans la catégorie du mythe des proclamations essentielles de la foi comme la descente du Verbe parmi nous, Verbe fait chair, la valeur expiatoire de la mort du Christ et sa résurrection<sup>17</sup> ? Derrière les formules provocatrices du maître de Marburg manque une réflexion fondamentale sur la valeur du symbole, qui, au-delà d'une facticité brute souvent inatteignable, oriente vers une plénitude de sens toujours à approfondir. Sur ce point les travaux de H.G. Gadamer, de P. Ricoeur marquent un progrès décisif pour une exégèse véritablement chrétienne.

L'encyclique *Divino Afflante* (« Sous l'inspiration divine ») du Pape Pie XII, en pleine Guerre (1943), marque un revirement spectaculaire du magistère catholique par rapport à l'exégèse historico-critique<sup>18</sup>. A l'ère des condamnations, au temps du Modernisme, succèdent non seulement un encouragement pour les exégètes, mais en même temps une description très ouverte des tâches à accomplir : recours au texte original, étude du milieu historique, détermination des genres littéraires en recourant aux textes de l'Ancien Orient. C'était la victoire posthume du Père Lagrange ! Le champ couvert par l'encyclique correspondait principalement à l'étude de l'Ancien Testament ; les questions nouvelles, suscitées par la valeur historique des évangiles et l'entreprise de démythologisation, ne sont pas envisagées. Il n'empêche qu'on ne saurait trop souligner l'importance de cette encyclique qui libérait les exégètes catholiques et allait permettre une série impressionnante de travaux de valeur dans les pays latins de tradition catholique, aux Etats-Unis et au Canada... Qu'on pense au succès de la *Bible de Jérusalem*, traduite en de nombreuses langues. La différence entre exégètes ne relèvera bientôt plus des bases confessionnelles de départ, mais du choix des méthodes à employer. Anticipant quelque peu sur la suite de notre parcours, rappelons l'importance considérable de la Constitution

<sup>16</sup> J. Barr, *The Semantic of Biblical language*, Trad. franç. *Sémantique du langage biblique*, Paris, 1971.

<sup>17</sup> R. Marlé, *Bultmann et l'interprétation du Nouveau Testament*, Paris, Aubier, 1956. – Id., *Le problème théologique de l'Herméneutique*, Paris, éd. de l'Orante, 1963. – H.-J. Gagey, *Jésus dans la théologie de Bultmann*, Paris, Desclée, 1993.

<sup>18</sup> Pour un premier aperçu sur les documents du magistère ecclésiastique, voir ma contribution dans *Cahiers Evangile*, n° 74 (1990) : « Parole de Dieu et exégèse ».

dogmatique du concile Vatican II sur la Révélation (*Dei Verbum*). D'une part, le Concile répudiait la théorie des Deux Sources de la Révélation au profit d'une conception dynamique de la Tradition comme unique dépôt de la parole de Dieu, comportant indissolublement liés entre eux événements et paroles, et confié à l'Eglise (n° 10). D'autre part le Concile invitait à dépasser la notion négative d'inerrance de l'Ecriture pour une conception positive de la vérité de l'Ecriture en vue de notre salut (n° 11) : formule heureuse qui permet d'échapper aux pièges du concordisme<sup>19</sup> et du fondamentalisme.

### Découvertes sensationnelles et renouvellement des méthodes

La décennie 1950-1960 est particulièrement riche en rebondissements. Signalons en premier la découverte des manuscrits de la mer Morte, avec la révélation d'une communauté de type monastique, attachée à préparer la voie du Seigneur dans la pratique fervente de la Torah, selon l'enseignement du Maître de Justice, et l'attente de la grande intervention de Dieu. Au rythme des découvertes de rouleaux entiers ou d'humbles fragments, et des fouilles menées sous la direction du Père R. de Vaux, directeur de l'Ecole Biblique, les travaux se multiplient avec des affrontements mémorables entre les ténors. Du côté français, il faut mentionner A. Dupont-Sommer qui eut le mérite de reconnaître l'appartenance essénienne de la communauté de Qumrân, en se basant principalement sur la *Règle de la Communauté*, mais qui s'aventura à voir dans le Maître de Justice le prototype du Christ. Passé l'enthousiasme des débuts, la critique deviendra plus prudente<sup>20</sup>.

On ne saurait minimiser l'importance des publications relatives à Qumrân pour l'exégèse biblique<sup>21</sup>. D'abord du point de vue de la critique textuelle de l'Ancien Testament, avec des manuscrits ayant dix siècles de plus que les manuscrits massorétiques. Parmi les textes, le *Commentaire* (en hébreu *pesher*) d'*Habacuc* attira spécialement l'attention : après la citation d'un verset, suit une interprétation actualisante relative à l'histoire du mouvement avec la lutte entre le Prêtre impie et le Maître de Justice. D'autres manuscrits, malheureusement très mutilés, relèvent du même genre. Ce procédé aide à comprendre la manière dont les auteurs du Nouveau Testament commentent des

<sup>19</sup> Le concordisme cherche la cohérence entre les théories scientifiques admises et l'Ecriture (note de l'éditeur).

<sup>20</sup> Ainsi H. Braun, *Qumran und das Neue Testament*, 2 t., Tübingen, 1966.

<sup>21</sup> Textes traduits dans La Bible. *Ecrits intertestamentaires*, éd. de La Pléiade, 1987. Pour un état actuel de la question, E.-M. Laperrousaz (éd.), *Qumrân et les manuscrits de la mer Morte. Un cinquantenaire*, Nouv. éd., Paris, Cerf, 2000.

textes de l'Ancien. De plus, bon nombre d'expressions néo-testamentaires, comme « fils de lumière » et « fils des ténèbres », « esprit de vérité » et « esprit de mensonge », « faire la vérité », « Béliat »... se retrouvent dans les nouveaux textes. Point n'est besoin de recourir au mandéisme pour éclairer l'arrière-plan du IV<sup>e</sup> évangile.

En lien avec d'autres études, s'impose désormais la thèse d'un judaïsme pluriel avant la destruction du Temple en l'an 70 et l'imposition de la direction pharisienne. Des études aussi détaillées que celles de Strack-Billerbeck demandent une sérieuse révision. On ne peut projeter sans discussion serrée (comme le fait J. Flusser du côté juif) les conceptions du rabbinisme de la Mishna et du Talmud sur l'époque du Nouveau Testament.

Nouveau champ d'étude : les targums, paraphrases araméennes destinées à l'explication du texte sacré dans les synagogues. Le point de départ fut la mise en valeur d'un manuscrit, dénommé *Neofiti*<sup>22</sup> : sa date tardive n'empêche qu'il nous livre en entier le targum palestinien du Pentateuque, dont on ne connaissait jusque-là que des fragments (édités par P. Kahle). Se sont illustrés dans ces études spécialement A. Diez Macho en Espagne avec ses disciples et R. Le Déaut, professeur de l'Institut Biblique de Rome.

Autre découverte, aussi importante que celle de Qumrân, mais moins connue, celle des rouleaux de la bibliothèque gnostique de Nag Hammadi<sup>23</sup>. La publication en fut longtemps retardée, et pourtant elle était de taille ! Alors que l'on connaissait les gnostiques principalement par la réfutation des Pères de l'Eglise, on pouvait désormais lire leurs œuvres dans leur étonnante diversité. Toute la question si controversée de la relation entre la gnose et les origines du christianisme demandait donc à être reprise à neuf... et le travail est loin d'être achevé. Et surtout la découverte de l'*Évangile de Thomas*, recueil de 117 paroles secrètes de Jésus, venait à point pour relancer la quête du Jésus de l'histoire.

Avant d'aborder ce point, il convient de relever la nouvelle orientation des études synoptiques. Alors que la *Formgeschichte* réduisait les évangélistes à n'être que des collectionneurs (*Sammler*) d'unités déjà fabriquées, l'exégèse sous l'influence notamment de W. Marxsen pour Marc, de G. Bornkamm pour Matthieu, de H. Conzelmann pour Luc va s'orienter de plus en plus vers l'histoire de la « rédaction », c'est-à-dire sur la manière propre et la doctrine spécifique de chaque évangéliste dans sa réécriture du donné traditionnel. Entre autres, X. Léon-Dufour révéla au public francophone la fécondité de ce type d'études.

<sup>22</sup> R. Le Déaut et J. Robert, *Targoum du Pentateuque*, 5 t., dans la collection Sources Chrétiennes, Paris, Cerf, 1978-1981.

<sup>23</sup> Biblio dans H. Conzelmann, A. Lindemann, *Guide...*, p. 242. Pour un premier aperçu, *Suppl. Cahiers Evangile*, 58 (1987) Nag Hammadi. *Évangile selon Thomas*. Textes gnostiques aux origines du christianisme.

La mise en valeur de l'œuvre de Luc a fait en particulier l'objet d'excellents travaux<sup>24</sup>. Désormais la théologie de chacun des évangélistes est à l'ordre du jour, parfois sans intérêt suffisant pour leur témoignage sur le Jésus de l'histoire.

Pourtant la question avait été relancée avec éclat en 1953 par une conférence de E. Käsemann<sup>25</sup>, un disciple de Bultmann, qui devant le cercle des anciens de Marburg osa mettre en doute les principes du Maître. Ce fut le début de ce qu'on appelle « la seconde quête du Jésus de l'histoire ». La chrétienté primitive, disait Käsemann, « atteste que l'histoire (*Geschichte*) passée est vivante et actuelle. A partir de son expérience personnelle, elle interprète ce qui est déjà devenu pour elle histoire (*Historie*), et qu'elle se sert pour cela de la prédication comme intermédiaire. » Il n'y a certes pas de faits bruts, mais seulement des interprétations, et pourtant ces interprétations nous forcent à remonter vers la source. « Visiblement la chrétienté primitive sait que l'on ne peut comprendre le Jésus terrestre si ce n'est à partir de Pâques, et donc de sa majesté de Seigneur de la communauté, et qu'inversement on ne peut saisir adéquatement la signification de Pâques, si l'on fait abstraction du Jésus terrestre. L'*Evangelium* soutient toujours ce combat sur deux fronts. »

Pour remonter au Jésus de l'histoire, Käsemann propose comme essentiel le critère de discontinuité. On peut considérer comme authentique un donné évangélique lorsqu'il est irréductible soit aux conceptions du judaïsme soit à celles de l'Eglise primitive. A lui seul, ce critère ne laisse subsister que ce qui fait de Jésus un solitaire, coupé et de son origine et de sa suite. Au cours de ce qu'on a appelé la seconde quête du Jésus de l'histoire, on ne manquera pas d'affiner et d'élargir les critères d'authenticité. Il est intéressant de constater sur ce point l'accord de fond entre des auteurs contemporains, R.E. Brown, V. Fusco et D. Marguerat. Au critère de discontinuité, il faut ajouter entre autres ceux d'attestation multiple et de plausibilité historique. Ajoutons que, dans le domaine du paulinisme, Käsemann a exercé une influence profonde par son étude sur le Corps du Christ, ouvrant la voie à une conception communautaire et cosmique du salut. Autre apport de cet auteur : l'importance de l'apocalyptique comme « mère de la théologie ». Cette formule exige une précision sur ce qu'on entend par apocalyptique. Mieux vaut réserver l'expression à un genre littéraire aux frontières très étendues, comme l'a montré entre autres J.J. Collins<sup>26</sup>.

---

<sup>24</sup> Pour une appréciation détaillée, voir F. Bovon, *Luc le Théologien*, 2 éd. augmentée, Genève, Labor et Fides, 1988.

<sup>25</sup> P. Gisel, *Vérité et histoire. La théologie dans la modernité Ernst Käsemann*, Paris, Beauchesne, 1977.

<sup>26</sup> J.J. Collins, « Apocalypse : The Morphology of a Genre », *Missoula (MT), Semeia*, 14 (1979).

Sur un autre point, Käsemann s'est montré provocateur, en décelant des traces de l'*Urchristentum* (« christianisme primitif ») à l'intérieur même du Nouveau Testament (par exemple dans les Pastorales). Les traits de la « grande Eglise », reconnaissables seulement au II<sup>e</sup> s. selon Harnack, sont donc déjà attestés dans le Nouveau Testament. Une telle révision historique oblige alors à un jugement théologique : établir un Canon à l'intérieur même du Nouveau Testament, la *justificatio impii* (« justification de l'impie ») étant le critère décisif pour reconnaître l'authentique Evangile. Ne craignant jamais les paradoxes, Käsemann a pu soutenir que l'évangile de Jean, à la théologie docète, avait été admis dans le Canon *errore hominum, sed providentia Dei* (« par l'erreur des hommes, mais la providence de Dieu »).

L'œuvre de Käsemann connut un grand retentissement, bien au-delà du monde exégétique, comme on peut le constater dans la floraison des christologies de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle : qu'il suffise d'évoquer ici les œuvres de W. Pannenberg et d'E. Schillebeeckx.

Dans les années 50, on assiste à une certaine réhabilitation du IV<sup>e</sup> évangile sur le plan de l'histoire<sup>27</sup>. Les dimensions, symbolique et théologique, de l'écrit attribué à Jean l'apôtre l'avaient fait éliminer comme source possible pour l'histoire de Jésus. A partir de 1960, des considérations plus nuancées apparaissent notamment sous l'influence de C.H. Dodd et, pour la France, de M.-E. Boismard. A l'inverse du premier qui prend le texte dans son état actuel, le second s'inspire des travaux de la *Literarkritik* (« critique littéraire ») du début du siècle pour proposer une répartition du texte en quatre strates, selon des principes différents de ceux de Bultmann. Il attribue au document le plus ancien, aux riches données topographiques et chronologiques, une origine palestinienne et une valeur historique. A la suite de travaux américains (J.-L. Martyn, R.A. Culpepper, R.E. Brown), l'histoire de la communauté johannique apparaît de plus en plus comme une clef d'interprétation pour les écrits qui s'y rattachent (ainsi J. Zumstein), l'Apocalypse constituant un monde spécifique auquel nous ouvrent entre autres les études d'A. Feuillet, U. Vanni, P. Prigent, pour ne citer que des auteurs récents<sup>28</sup>.

La critique textuelle<sup>29</sup> s'enrichit de papyrus nombreux, spécialement ceux de la collection Bodmer. La publication de P<sup>66</sup> et de P<sup>75</sup> en particulier atteste l'existence du texte dit « alexandrin » (attesté notam-

<sup>27</sup> Pour un état de la recherche johannique, voir M. Gourgues, in *De bien des manières*, p. 229-306.

<sup>28</sup> Pour un aperçu sur la critique actuelle, J.-P. Prévost, in *De bien des manières*, p. 433-457.

<sup>29</sup> L. Vaganay, C.B. Amphoux, *Initiation à la critique textuelle du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1986. – Y.-M. Blanchard, *Aux sources du Canon, le témoignage d'Irénée*, Paris, Cerf, 1993. – Pour une première orientation, R. Dupont-Roc et P. Mercier, *Cahiers Evangile* n° 102 : « Les manuscrits de la Bible et la critique textuelle ».

ment par les grands onciaux *Sinaiticus*, *Vaticanus* datant eux du IV<sup>e</sup> s.) dès les années 200 en Egypte. Les partisans du texte occidental, attesté notamment par le Codex de Bèze (D) spécialement en ce qui concerne les Actes des Apôtres (où les additions de ce type de texte représentent un dixième en plus du texte alexandrin), ne désarment pas pour autant, car de plus en plus le II<sup>e</sup> s. apparaît comme la période-clef, où interfèrent encore transmission du texte écrit et tradition orale. Le texte était « en liberté surveillée », comme disait si joliment L. Vaganay.

## L'éclatement des méthodes

Comme dans le domaine littéraire et historique en général, on assiste à une spécialisation de plus en plus poussée et à l'éclatement des méthodes, si bien qu'il est quasi impossible d'offrir un panorama de la situation. Parmi les remises en cause les plus spectaculaires, relevons le rejet de la critique littéraire classique au profit d'une promotion du texte comme texte. A la recherche quasi désespérée de l'*Urtext* (« texte primitif ») comme le seul ayant valeur du point de vue historique et théologique, la nouvelle critique, sous la dépendance de la linguistique de F. de Saussure et des formalistes russes, impose de considérer le texte pour lui-même : « hors du texte, point de salut ! » Cette nouvelle orientation prend un éclat particulier avec les études sémiotiques, menées en France dans l'optique de A.J. Greimas, spécialement à Lyon par le CADIR (Centre pour l'Analyse du Discours Religieux, fondé en 1975), éditeur de la revue *Sémiotique et Bible*. En d'autres pays, notamment l'Allemagne et les Etats-Unis (par exemple Daniel et Aline Patte) sont pratiquées des recherches analogues, avec des systématisations différentes. Pour le dire en bref, la synchronie prime désormais sur la diachronie<sup>30</sup>.

Pour donner un aperçu de l'état des questions en la fin du XX<sup>e</sup> s., on peut partir d'un document de la Commission Biblique Pontificale intitulé *L'interprétation de la Bible dans l'Eglise*<sup>31</sup>. Il passe en revue les différents champs de la recherche actuelle et propose des orientations qui nous guideront dans nos réflexions finales. La Commission distingue entre méthodes et approches. Une méthode met en œuvre un ensemble de démarches selon un ordre systématique et des règles acceptées par les exégètes qui la pratiquent. C'est ainsi que la méthode historico-critique a fait ses preuves, même si bien des conclusions proposées font l'objet de discussions. Par exemple le débat sur l'authenticité de

<sup>30</sup> Voir en dernier C. Rico, « Synchronie et diachronie : enjeu d'une dichotomie », in *Revue Biblique*, 108/2 (2001), p. 228-265.

<sup>31</sup> Commission Biblique Pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Eglise*, 1993. Texte avec une introduction de J.-L. Vesco, Paris, Cerf, 1994.

l'épître aux Colossiens reste très ouvert, alors que pour les Pastorales l'accord s'établit pour les situer vers les années 80/90. A la différence du fondamentalisme, bien vivant dans la culture américaine, cette méthode ne répond pas seulement à une exigence de l'esprit moderne, beaucoup plus attentif aux contingences de l'histoire qu'aux affirmations traditionnelles. Elle répond en même temps à une caractéristique de la révélation biblique : la Parole de Dieu n'est pas intemporelle. Comme l'exprime si bien l'épître aux Hébreux, Dieu a parlé aux hommes à bien des reprises et de bien des manières, avant de prononcer sa Parole définitive en la personne du Christ.

L'analyse littéraire, en elle-même traditionnelle, s'est enrichie de multiples instruments ; la rhétorique de type gréco-latin, utile pour les épîtres de Paul et certains passages des Actes ; la rhétorique biblique attentive aux formes poétiques des Psaumes et à la composition en chiasmes développés (R. Meynet)<sup>32</sup>, l'analyse sémiotique particulièrement prisée dans les années 1970<sup>33</sup>. Dans l'optique du retour au texte comme tel, l'analyse narrative développée d'abord aux Etats-Unis, connaît un succès grandissant. Elle offre l'intérêt majeur de réhabiliter le récit comme porteur de sens<sup>34</sup>, à condition de ne pas négliger le référent historique.

Moins systématiques, les « approches » visent à établir des correspondances entre le texte biblique et certaines sciences humaines ; psychanalyse selon des perspectives freudiennes avec F. Dolto ou jungiennes avec E. Drewermann, sociologie avec les travaux de G. Theissen, anthropologie culturelle... D'autres approches proviennent du centre d'intérêt qui commande la lecture de la Bible : la place de la femme par exemple, l'aspiration à la libération. Les types d'approche se renouvellent constamment, avec le danger que la manière d'interroger le texte ne conditionne déjà la réponse. Respecte-t-on suffisamment l'altérité du donné biblique ?

La seconde partie de ce document est consacrée à la question très actuelle de l'herméneutique. Nous relevons l'éloge appuyé qui est fait de l'œuvre de P. Ricoeur<sup>35</sup> : « De la pensée herméneutique de Ricoeur, on retiendra d'abord la mise en relief de la fonction de distanciation comme préalable nécessaire à une juste appropriation du texte. » Après

<sup>32</sup> R. Meynet, *Qui donc est le plus grand ? Initiation à la rhétorique biblique*, 2 vol., Paris, Cerf, 1982.

<sup>33</sup> Voir J. Delorme, art. « Sémiotique », in *Suppl. Dictionnaire de la Bible*, t. XII (1992), c. 281-333 (ample bibliographie).

<sup>34</sup> J.-N. Aletti, *L'art de raconter Jésus Christ*, Paris, Seuil, 1989. – D. Marguerat, Y. Bourquin, *Les récits bibliques*, Genève, Montréal, Paris, Labor et Fides/Novalis/Cerf, 1998. Signalons la récente traduction de R. Alter (texte américain, 1981), *L'art du récit biblique*, aux éd. Lessius, Bruxelles, 1999.

<sup>35</sup> Sur l'œuvre considérable de P. Ricoeur, voir en dernier *Paul Ricoeur. L'herméneutique biblique*. Présentation et traduction par Fr.-X. Amherdt, Paris, Cerf, 2001.

le travail d'analyse littéraire et historique, « le sens d'un texte ne peut être donné pleinement que s'il est actualisé dans le vécu de lecteurs qui se l'approprient. » C'est ainsi que le langage biblique « donne à penser », et cette réflexion amène tout naturellement à reprendre sous un jour nouveau la vieille question des « sens de l'Écriture ». Par opposition au positivisme qui voulait enfermer le sens dans le carcan de l'historicisme, il convient de retrouver l'ouverture du texte sur la vie de la communauté croyante et sur l'avenir.

## Perspectives d'avenir

La recherche biblique constitue la base la plus solide pour le progrès de l'œcuménisme. La parution du *Commentaire sur l'épître aux Romains* en 1967 comme banc d'essai de la TOB en est l'illustration la plus éclatante.

Parmi les questions brûlantes d'aujourd'hui, relevons en premier ce qui concerne la personne même de Jésus. Des penseurs juifs, comme D. Flusser, S. Ben-Chorin, G. Vermès se sont plu à rattacher la figure de Jésus aux traditions de son peuple. Citons ce mot du second : « La foi de Jésus nous unit, la foi en Jésus nous sépare. » Un autre écrivain juif S. Malka vient de publier un livre sous le titre *Jésus rendu aux siens* (Paris, 1999). La judaïté de Jésus s'impose donc comme un trait dominant de la « troisième Quête du Jésus de l'histoire »<sup>36</sup>. Par ailleurs le débat entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi rejaillit sans cesse<sup>37</sup>. Il ne s'agit pas seulement d'une question historique, sur laquelle les bons dossiers ne manquent pas, mais bien d'une question théologique<sup>38</sup>. Peut-on dire avec Bultmann que la reconstitution critique du message de Jésus n'est qu'un préliminaire, ne faisant pas partie d'une Théologie du Nouveau Testament qui a pour base le kérygme pascal, ou bien, avec O. Cullmann, J. Jeremias... doit-on faire du message de Jésus la base de la théologie chrétienne ? Le théologien peut-il se contenter du *dass* ou n'est-il pas concerné par le *was* ? En d'autres termes suffit-il de confesser que Christ est mort pour nous, ou ne faut-il pas dire pour-

<sup>36</sup> Voir D. Marguerat, « La 'Troisième Quête' du Jésus de l'histoire », in *Recherches de Science Religieuse*, 87 (1999/3), p. 397-421.

<sup>37</sup> C. Perrot, *Jésus et l'histoire*, Paris, Desclée, 1979. – D. Marguerat, E. Norelli, J.-M. Poffet, *Jésus de Nazareth. Nouvelles approches d'une énigme* (Le Monde de la Bible, 38), Genève, Labor et Fides, 1998. – R.E. Brown, *Que sait-on du Nouveau Testament ?*, p. 873-886. – Sur ce sujet, voir J.-F. Baudoz et M. Fédou, *20 ans de publications françaises sur Jésus*, Paris, Desclée, 1997 et deux livraisons des *Recherches de Science Religieuse*, « L'exégèse et la théologie devant Jésus le Christ », 87/3, 1999 et 88/4, 2000.

<sup>38</sup> J.-N. Aletti, « Exégètes et théologiens face aux recherches historiques », in *Recherches de Science Religieuse*, 87 (1999/3), p. 423-447.

quoi et comment il est mort, afin que la *memoria Christi* (« le souvenir du Christ ») engage les disciples à une action courageuse (J.-B. Metz, J. Moltmann) ?

La question des rapports avec le judaïsme a pris une acuité nouvelle après le drame de la *Schoah* : peut-on accuser le Nouveau Testament d'être responsable d'un antijudaïsme religieux, distinct de l'antisémitisme moderne<sup>39</sup> ? Il convient d'abord de réévaluer nos jugements sur le judaïsme du temps de Jésus, présenté trop longtemps sous le paradigme de l'opposition entre Loi et Evangile. Toutes les études, signalées plus haut, y contribuent ; aux Etats-Unis E.P. Sanders s'est fait le champion de cette nouvelle appréciation. De ce fait, la manière dont, à la suite de Luther, beaucoup concevaient la position de Paul par rapport à la Loi se trouve remise en question : c'est un des points les plus sensibles des études sur le paulinisme<sup>40</sup>. Par contre, on s'accorde sur le développement nécessaire des intuitions mystérieuses de Paul en Rm 11 pour comprendre la permanence de la première Alliance et la valeur du judaïsme actuel, comme témoin des Promesses de Dieu, dont un surcroît reste à accomplir<sup>41</sup>.

Proche de ce problème, celui de la violence. Il se pose principalement à propos de l'Ancien Testament, mais ne peut-on s'étonner des textes de l'Apocalypse relatifs à la colère de Dieu<sup>42</sup> ? Les lecteurs n'ont-ils pas eu parfois la tentation de se faire les instruments de cette colère à l'œuvre contre les mécréants ?

L'étude des Actes des Apôtres constitue un autre point d'actualité. Quel crédit leur accorder pour écrire l'histoire de l'Eglise primitive ? Quelle valeur accorder à une théologie que d'aucuns considèrent comme une *theologia gloriae* (« théologie de la gloire »), bien loin de la *theologia crucis* (« théologie de la croix ») ! Parmi les auteurs qui ont le plus contribué à une revalorisation de l'œuvre de Luc, citons dom J. Dupont, A. George, F. Bovon, D. Marguerat<sup>43</sup>.

<sup>39</sup> D. Marguerat (éd.), *Le déchirement. Juifs et chrétiens au premier siècle*. Pour une première approche, *Cahiers Evangile*, n° 108 (1999), « Le Nouveau Testament est-il anti-juif ? ».

<sup>40</sup> Pour un aperçu sur la critique actuelle, O. Mainvielle, in *De bien des manières*, p. 365-390. Comme livre de synthèse particulièrement stimulant, relevons J. Becker, *Paul. L'apôtre des nations*, Paris/Montréal, 1995 (original allemand 1992). – Sur le problème de la relation entre Paul et Jésus, voir en dernier J.-P. Lémonon, « Paul a-t-il déjudaïsé Jésus ? », in *Théophilyon*, VI/1 (2001), p. 89-124.

<sup>41</sup> Citons le livre symptomatique de F. Mussner, *Traktat über die Juden*, München, 1979. Trad. franç. *Traité sur les Juifs*, Paris, Cerf, 1981.

<sup>42</sup> Il suffit de lire N. Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse* (Trad. franç. de l'éd. de 1970, Paris, Payot, 1983) pour voir les dangers d'une fausse lecture de l'Apocalypse.

<sup>43</sup> Sur la critique actuelle, M. Gourgues, in *De bien des manières*, p. 307-364.

Le dialogue interreligieux, à l'ordre du jour, invite à reprendre l'affirmation centrale du Nouveau Testament que le Christ est l'unique médiateur. S'il est l'Alpha et l'Oméga, comment concevoir son action durant toute l'histoire de l'humanité ? Une reprise de la théologie de la Sagesse<sup>44</sup> semble urgente pour le sujet. Tâche qui incombe aux exégètes des deux Testaments.

La relation entre les deux Testaments constitue un autre sujet d'ardentes discussions. L'enseignement universitaire a réparti les chaires, avec le danger d'une spécialisation qui fasse méconnaître l'unité fondamentale de la Bible. En général, les néo-testamentaires ne peuvent faire abstraction du fond vétéro-testamentaire des textes qu'ils étudient, alors que leurs collègues se refusent souvent à développer les prolongements des textes de l'Ancien Testament dans le Nouveau. Derrière ce constat se pose la question fondamentale de la lecture chrétienne de la Bible. Dans ce domaine mentionnons la thèse de L. Goppelt sur la typologie, l'œuvre de P. Grelot *Le sens chrétien de l'Ancien Testament*<sup>45</sup>, le livre suggestif de P. Beauchamp *L'Un et l'Autre Testament*, qui a justement retenu l'attention de P. Ricoeur<sup>46</sup>.

Dans un article qui fit quelque bruit, P. Dreyfus s'interrogeait sur les rapports entre « Exégèse en Sorbonne et Exégèse en Eglise »<sup>47</sup>. Dans notre société sécularisée, la question prend de plus en plus d'importance. Pensons aux remous médiatiques suscités aux Etats-Unis par le *Jesus Seminar*<sup>48</sup> : il s'agit d'un groupe, fondé en 1985 par R. Funk et J.D. Crossan, qui se réunit régulièrement et vote des résolutions d'une hypercritique déconcertante sur ce que le Jésus historique a dit et fait, et répand ses conclusions dans des publications à grand impact médiatique. Aujourd'hui, pour beaucoup, la Bible devient un objet culturel, aux multiples résonances, mais sans portée existentielle<sup>49</sup>. Le sujet

<sup>44</sup> ACFEB, *La Sagesse biblique : de l'Ancien au Nouveau Testament* (Lectio Divina 160), Paris, Cerf, 1995.

<sup>45</sup> P. Grelot, *Sens chrétien de l'Ancien Testament*, Paris-Tournai, Desclée, 1962 et *La Bible, Parole de Dieu*, Paris, Desclée, 1965.

<sup>46</sup> P. Beauchamp, *L'un et l'autre Testament*, 2 vol., Paris, Seuil, 1976/1990. P. Ricoeur a mis en relief l'importance de cette œuvre dans l'article : « Accomplir les Ecritures selon Paul Beauchamp, *L'Un et l'Autre Testament*, t. II », in P. Bovati-R. Meynet (présentation), *Hommage à Paul Beauchamp* (Médiasèvres), Paris, 1996, p. 7-23.

<sup>47</sup> P. Dreyfus, « Exégèse en Sorbonne, exégèse en Eglise », *RB*, 1975, p. 321-359.

<sup>48</sup> Aperçu dans R. E. Brown, *Que sait-on du Nouveau Testament ?*, p. 875-879. – D. Marguerat, « La 'Troisième Quête' du Jésus de l'histoire », in *Recherches de Science Religieuse*, 87 (1999/3), p. 397-421.

<sup>49</sup> Pour répondre à ces préoccupations, sans cacher le point de vue du lecteur croyant, signalons les excellents volumes : *La Bible et sa culture* (sous la direction de M. Quesnel et P. Gruson), 2 T., Paris, DDB, 2000.

lecteur s'intéresse à l'art du récit ou aux données d'ordre historique qui prennent leur place dans le champ de nos connaissances sur l'ancien Orient, mais il ne se sent pas interpellé par la prétention de la Bible à délivrer un message qui concerne tout homme. Le lecteur croyant ne saurait faire fi de toutes les acquisitions de la recherche biblique, mais il ne peut s'en contenter. Dirait-il comme Pilate d'un ton désabusé : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Dans son effort pour découvrir la vérité du texte, le croyant n'est pas seul. Traditionnellement la lecture de la Bible se fait en communauté, comme l'ont pratiquée les Pères de l'Eglise dont l'exégèse suscite un regain d'intérêt. En France, sous l'impulsion notamment de J. Fontaine, l'Université a rouvert le dossier de l'antiquité chrétienne, tandis qu'en Hollande C. Morhmann faisait école pour l'étude du « latin chrétien ». A Strasbourg toute une équipe travaille à la *Biblia patristica*, répertoire des citations de l'Ecriture par les Pères de l'Eglise, assuré par le Centre d'Analyse et de Documentation Patristique. Lancée en pleine Guerre mondiale, la prestigieuse collection *Sources Chrétiennes* dépasse les 450 volumes. Du point de vue de l'herméneutique des Pères, relevons les travaux remarquables du Père de Lubac sur Origène et les quatre sens de l'Ecriture<sup>50</sup>. Il ne s'agit pas pour un lecteur moderne d'accepter pour argent comptant les interprétations allégoriques des Pères, mais qui ne profitera de leur sens aigu de l'unité des Ecritures et de leur quête du Dieu vivant en dialogue avec l'homme ? Nul ne peut s'imaginer qu'il est en prise directe avec le texte biblique, par-dessus les siècles. Consciemment ou non, une tradition de lecture nous habite et provoque en nous attirance ou rejet. C'est à juste titre que beaucoup d'études paraissent actuellement sur l'histoire des effets du texte (*Wirkungsgeschichte*, selon H.-G. Gadamer). Se signalent en ce sens *l'Evangelisch-katholischer Kommentar zum Neuen Testament* et le commentaire sur Luc de F. Bovon<sup>51</sup>. La collaboration entre exégètes et patrologues s'impose plus que jamais.

Nous pouvons rattacher à ce domaine le renouveau spectaculaire des travaux sur La Septante, matrice de la Bible chrétienne. Selon la thèse de D. Barthélemy « la Bible a mûri à Alexandrie »<sup>52</sup>. Autour de M. Harl, une équipe travaille à la traduction de la Bible d'Alexandrie, fournissant dans les notes des indications très fournies sur l'utilisation des textes par Philon et les Pères de l'Eglise.

<sup>50</sup> H. de Lubac, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Ecriture*, 4 t. Paris, Aubier, 1959/1964. En introduction, ce distique « *Littera gesta docet, quid credas allegoria, moralis quid agas, quo tendis anagogia.* » (« La lettre enseigne les faits, l'allégorie ce qu'il faut croire, le sens moral ce que tu dois faire, le sens anagogique le but auquel tu dois tendre. »).

<sup>51</sup> 2 t. parus chez Labor et Fides, Genève, 1991 et 1996.

<sup>52</sup> D. Barthélemy, « L'Ancien Testament a mûri à Alexandrie », in *Etudes d'histoire du texte de l'Ancien Testament* (OBO 21), Fribourg/Göttingen, 1978.

Autre domaine en plein essor aujourd'hui, l'étude des Apocryphes tant de l'Ancien que du Nouveau Testament<sup>53</sup>. La Bible canonique n'est plus détachée de la floraison de textes très divers qui sont dûs soit au judaïsme d'avant l'ère rabbinique, soit à des communautés chrétiennes restées trop souvent dans l'ombre. Dans ces conditions, l'étude du Canon des Ecritures prend un relief particulier, pas seulement pour établir la nomenclature des écrits considérés comme inspirés par l'Eglise ancienne, mais bien plus pour réévaluer la signification théologique du Canon : un grand débat à valeur œcuménique<sup>54</sup>.

En d'autres termes ce sont les questions classiques du sens (ou des sens) de l'Ecriture<sup>55</sup> et de sa valeur normative qui resteront longtemps sur le chantier. Il ne faudrait pas que l'exégète se retranche derrière sa spécialité pour laisser au seul théologien le soin d'en débattre. Le sujet est trop grave pour que chacun ne se sente concerné.

Après ce trop rapide panorama, peut-on formuler quelques vœux pour l'avenir ? Les progrès dans les connaissances, la sophistication des méthodes et des approches provoquent une spécialisation toujours plus poussée. En même temps, les nouveaux médias, l'utilisation d'Internet accroissent toujours plus l'étendue de la documentation. Qui n'en est écrasé ? Aura-t-on encore le courage de prendre la plume, sinon pour colliger dans des monographies démesurées la somme de ce qui a été écrit sur le sujet ? La réflexion personnelle devrait-elle abdiquer ? La foi n'osera-t-elle plus risquer une parole qui, bibliquement fondée, réponde aux appels de notre temps ?

Autant dire que plus la spécialisation s'avère nécessaire, plus se fait sentir le besoin de généralistes qui, sur la base d'une documentation de bon aloi, osent relier les fils disjointes. En fin de compte, si la Bible n'est pas seulement un livre de littérature ou d'histoire, il importe que l'exégète fournisse au lecteur et au prédicateur une base solide pour une réflexion de foi, en relation avec les problèmes d'aujourd'hui. Selon

---

<sup>53</sup> *Ecrits apocryphes chrétiens*, t. I, éd. de La Pléiade, 1997.

<sup>54</sup> Centre Sèvres, *Le Canon des Ecritures. Etudes historiques, exégétiques et systématiques* (Lectio Divina 140), Paris, Cerf, 1990. En dernier, J.-L. Kaestli « Histoire du Canon du Nouveau Testament », in *Introduction au Nouveau Testament* (D. Marguerat éd.), p. 449-471.

<sup>55</sup> Voir l'art. « Sens de l'Ecriture », in *Suppl. Dictionnaire de la Bible*, t. XII (1992), c. 424-536, avec les contributions de G. Dorival (Pères grecs), M. Dulaey (Pères latins), P. Gibert (pour les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> s.), C. Théobald (du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> s.) et P.-M. Beaudé (de « *Divino Afflante* » à nos jours). – M. Dumais, « Sens de l'Ecriture. Réexamen à la lumière de l'herméneutique philosophique et des approches littéraires récentes », in *New Testament Studies*, 45/3 (1999), p. 310-331.

un mot de S. Grégoire le Grand que l'on aime répéter, l'Écriture « progresse avec ceux qui la lisent » (« *aliquo modo cum legentibus crescit* »)<sup>56</sup>. ■

## Bibliographie sélective

**W.G. Kümmel**, *Das Neue Testament. Geschichte der Erforschung seiner Probleme*, Freiburg/München, 1970<sup>2</sup>.

*Bilan de la théologie du XX<sup>e</sup> siècle* (éd. R.V. Gucht, H. Vorgrimmler), T. II, éd. franç., Tournai/Paris, Castermann, 1970.

**ACEBAC** (Association Catholique des Etudes Bibliques au Canada) « *De bien des manières* ». *La recherche biblique aux abords du XXI<sup>e</sup> siècle* (Lectio Divina 163), Montréal/Paris, Cerf, 1995.

**H. Conzelmann, A. Lindemann**, *Guide pour l'étude du Nouveau Testament*. éd. franç. Adaptation de l'édition allemande de 1975/1988 assurée par P.-Y. Brandt, (Le Monde de la Bible, n° 39), Genève, Labor et Fides, 1999.

**R.E. Brown**, *Que sait-on du Nouveau Testament ?*, éd. franç. assurée par J. Mignon, Paris, Bayard, 2000.

**D. Marguerat**, *Introduction au Nouveau Testament. Son histoire, son écriture, sa théologie*, Genève, Labor et Fides, 2000.